

UNE CALOMNIE.

Nous venons de lire avec colère, avec indignation, dans un grand journal de Chicago, la relation par un voyageur, vrai ou prétendu, de cette ville, de son séjour à la Nouvelle-Orléans, après que l'on eût découvert sur la côte du golfe, à quatre-vingts ou cent milles d'ici, quelques cas de fièvre jaune.

On ne peut imaginer avec quelle outrecuidance les faits les plus élémentaires de la prudence humaine, y sont odieusement travestis.

A la Nouvelle-Orléans, prétend ce visiteur, — si visiteur, il y a eu, — la terreur est générale; toutes les affaires sont suspendues; le chiffre des décès est effrayant. Mais tout le monde — autorités municipales, autorités sanitaires et journaux — s'entend pour cacher la vérité. C'est la conspiration du silence. Mieux encore: les entrepreneurs de pompes funèbres ne peuvent suffire à la besogne — assertion ridicule à force d'être mensongère, au moment actuel sur tout où l'état sanitaire de la ville est excellent, où les entrepreneurs de pompes funèbres eux-mêmes déclarent qu'ils ne font pas d'affaires.

Voilà comment on écrit l'histoire, comment on calomnie une ville qui mérite les respects et les sympathies de tous et qui n'a plus qu'à faire disparaître les derniers vestiges de quelques mauvaises administrations du passé.

Nous ne saurions protester assez énergiquement contre l'affreuse manie qu'ont certaines gens du Nord de calomnier ainsi le Sud, en général, et en particulier la Nouvelle-Orléans, dont ils font une ville de pestiférés — le tout, pour faire de la sensation et paraître mieux informés que leurs concitoyens de là-bas.

Ce n'est pas ainsi que nous reconnaissons l'hospitalité, quand nous la recevons d'autrui. Pourquoi les autres se croiraient-ils en droit de nous calomnier en regard de celle, si cordiale et si généreuse, qu'ils reçoivent de nous?

Un village qui se déplace.

Les journaux américains rapportent l'histoire suivante:

Une ligne de chemin de fer d'intérêt local qu'on construit actuellement dans le Kansas devait, dans son parcours, desservir un petit village situé dans le nord de l'Etat. Les habitants du pays voyaient déjà s'ouvrir pour eux une nouvelle ère de prospérité.

Mais voilà qu'un beau matin la population est toute stupéfaite d'apprendre que le tracé de la nouvelle ligne est changé et que celle-ci, maintenant, passe à dix milles au-delà du village.

Le conseil municipal s'assemble immédiatement et, à l'unanimité, la proposition suivante est votée et adoptée: « Puisque le chemin de fer ne vient pas vers nous, le village ira vers lui. »

En effet, dès le lendemain, maisons, boutiques, cafés, écoles, églises, sont placés et fixés sur des rouleaux en bois. A chaque maison ou édifice, on attelle le nombre suffisant de chevaux. Et fouette, cocher! le village, précédé du clergé, de l'orphéon, s'avance lentement et arrive enfin à destination, c'est-à-dire près de la ligne du chemin de fer où une gare fut construite aussitôt que le village eut repris sa stabilité.

Pour les fièvres intermittentes et les maladies miasmiques, l'Ague-Cure d'AYER est positivement infallible.

François-Aurèle Pulsky.

François-Aurèle Pulsky, littérateur et homme politique hongrois, dont nos dépêches annonçaient hier la mort, était né à Espérides, dans le comitat de Saros, le 17 septembre 1814, d'une ancienne famille d'émigrés polonais, fut élevé par un de ses oncles, voyagea ensuite en Allemagne et en Italie, et fut nommé, en 1836, à peine âgé de 22 ans, membre de l'Institut archéologique de Rome. A la suite de nouveaux voyages en Russie, en Angleterre et en France, il se lia, en Hongrie, avec Kossuth et les chefs du parti libéral, et s'associa à leur opposition contre le gouvernement autrichien. A cette époque, il publia en allemand le Voyage d'un Hongrois en Angleterre qu'il traduisit plus tard en langue hongroise. En 1840, nommé député à la diète de Hongrie par le comitat de Saros, il se fit remarquer parmi les orateurs de l'opposition. Non réélu aux diètes de 1843 et de 1847, il soutint activement dans les journaux allemands la cause des idées libérales.

Marié à Vienne, en 1845, il acheta de grands domaines dans les environs de sa ville natale, et s'occupa quelque temps d'économie agricole.

A la première nouvelle des mouvements de 1848, il se rendit à Pesth, et fut nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère des finances dans le cabinet Bathlyanyi. Peu de temps après, le prince hongrois Esterhazy, ministre des affaires étrangères à Vienne, l'appela auprès de lui et lui confia le même poste. Surveillé et menacé par la police de Windischgrätz, il parvint à gagner la Hongrie, puis la Galicie, d'où il passa en France. En mars 1849, il se rendit en Angleterre, où Kossuth l'avait nommé ambassadeur. Après la catastrophe de Villafranca et la délivrance de son voyage en Amérique. Il a donné, en collaboration avec sa femme, une relation de ce voyage, intitulée: Blanc, Rouge, Noir. Lors des mouvements révolutionnaires en 1861, M. Pulsky fut élu membre de la Diète par le Comitat de Vergrad.

Ayant été autrefois condamné à mort par contumace pour crime de haute trahison, il demanda, pour rentrer dans son pays, un passeport qui lui fut refusé. Retiré en Italie comme émigré hongrois, il prit une part assez active au mouvement garibaldien, fut arrêté à Naples, à la suite de l'échec de la révolution d'avril 1862, et relâché quelques semaines après. Il vint d'obtenir l'autorisation de venir voir sa femme et sa fille en 1866, mais il arriva trop tard; toutes deux étaient mortes du choléra. Il fut alors gracié et élu, l'année suivante, député à la chambre; il s'y rattacha au parti Deak et fit partie de la délégation hongroise jusqu'en 1875. En 1869, il avait été nommé directeur du musée national hongrois, en 1872, intendant général des musées et bibliothèques publiques. Il est rentré à la Chambre des députés en 1884.

On doit encore à M. Pulsky: les Jacobins en Hongrie; Phlogopie de l'histoire de Hongrie; un Drame en Hongrie, publié en français, par M. Am. Pichon, et, plus récemment, un recueil autobiographique, Mon temps et ma vie, et un dernier ouvrage, l'Age de cuivre en Hongrie, publié en hongrois et en allemand.

Les derniers jours de Donizetti.

Donizetti, dont la ville de Bergame fête ces jours derniers le centenaire, ainsi que nous l'avons annoncé dans nos dépêches, terminait à Paris un nouvel opéra pour le Théâtre-Italien, lorsqu'il fut atteint d'une attaque de paralysie générale. C'était le 17 août 1848.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, ses amis et lui-même s'étaient aperçus que par moments ses idées manquaient d'ordre et de clarté. Le travail lui était devenu extrêmement difficile, sa fertile imagination s'était envolée. Cet état cérébral était la conséquence d'une existence de travail acharné et, il faut le dire, de plaisirs dégoûtés. En peu de temps, l'auteur de Lucia di Lamermoor, jadis si plein de vie, si exubérant de santé et de forces physiques, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa belle intelligence s'assombrissait, son œil vit et pénétrant s'éteignait. Il ne restait plus qu'un corps débile, d'où avaient disparu peu à peu toutes les brillantes facultés qui l'animaient autrefois.

A demi étendu sur un canapé, incapable de tout mouvement, Donizetti voyait les journées s'écouler, longues, monotones et inoccupées. Des sens inarticulés s'échappaient de sa bouche et ne correspondaient que par hasard au sujet de la conversation. Il ne reconnaissait plus ses visiteurs, et c'est à peine si de temps à autre son œil éteint s'éclairait d'une faible lueur d'intelligence.

Donizetti avait pourtant conscience de son triste état. Il répandait des larmes abondantes qu'aucune consolation ne pouvait tarir.

Si l'on faisait de la musique dans sa chambre, il lui arrivait de suivre avec attention les morceaux exécutés et de battre la mesure avec le pied. Les médecins ne tardèrent pas à reconnaître que tout espoir de guérison devait être abandonné. C'est alors que l'on transporta le grand musicien dans une maison de santé, à Ivry pour y suivre un traitement approprié à son triste état. Mais ce traitement n'apporta aucun soulagement. La maladie faisait des progrès de plus en plus accentués.

Dans cet intervalle, un parent de l'auteur de Don Pasquale arriva à Paris et l'installa aux Champs Elysées, dans une maison égayée par un vaste jardin. Donizetti y passait des heures assis sur un fauteuil, frileusement enmitonné dans une épaisse couverture. On lui faisait faire des promenades en voiture et il semblait qu'une légère amélioration se produisait dans son état.

Ce n'était qu'une fausse joie. De nouveau, on transporta Donizetti dans une maison de santé. Cette fois, ce fut chez le docteur Blanc, mais, hélas, malgré tous les traitements du monde, le mal restait incurable. Donizetti était à jamais condamné.

Ses amis eurent recours à une dernière ressource. Ils pensèrent que sous l'influence de l'air du pays natal Donizetti parviendrait peut-être à recouvrer la santé. Ils le transportèrent donc à Bergame, la ville qui l'avait vu naître.

Un semblant d'amélioration se produisit. Puis, la nuit se fit profonde dans le cerveau du malade. Le 8 avril 1848, après un agonie d'une semaine, Donizetti s'éteignit entre les bras de son

ami, son ancien camarade d'études musicales, Antonio Dolci, qui ne quittait pas le chevet de son lit.

Donizetti avait quarante-neuf ans, six mois, quinze jours. Bergame lui fit des funérailles splendides. Toute la population y prit part. Une messe de Requiem composée par Simon Mayer, l'ancien maître de Donizetti, fut chantée dans la cathédrale. Sur la porte de l'église on lisait: « Requiem à Donizetti ».

Le cercueil du grand compositeur fut porté à sa dernière demeure par les musiciens de Bergame.

De tous les éloges qui ont été faits de Donizetti, le plus précieux est celui de Rossini, disant: « De tous les compositeurs que j'ai connus, Donizetti était le seul capable d'arriver à la fin du quatrième acte d'un opéra ».

Le contrôle du Honduras aux Américains.

Voici les milliardaires américains qui sortent de leur torpéur et commencent à comprendre qu'avec tout leur or, dont ils ne savent que faire, ils pourraient rendre d'immenses services au dehors, y mener à bien de grandes entreprises d'utilité publique qui les honorerait, relèverait leur pays dans l'estime publique et lui donnerait dans le monde la puissante influence que devraient lui avoir conquise la vaste étendue de son territoire, le chiffre énorme de sa population et les richesses sans égales de son sol et de ses industries.

Sauver le Honduras — hélas, ce n'est pas la seule république de l'Amérique Centrale qui soit dans ce piteux cas — d'une banqueroute qui semble inévitable; y multiplier les voies de communication, y fonder des banques, y attirer l'immigration, y développer l'industrie, cela ne vaut-il pas mieux que de continuer à drainer, dans l'oisiveté et dans un faux luxe, les bourses de ses concitoyens?

On ne peut donc qu'approuver l'organisation qui vient de se former et à la tête de laquelle nous trouvons des noms comme ceux de MM. Astor, Webb, Ch. Depew, McCullough, Jennings, Sprague et autres.

Sans doute, les conditions qu'ils imposent sont un peu léonines; elles mettent presque tout le Honduras à la merci des Américains. Mais ce malheureux pays ne peut qu'y gagner. Il se peuplera, il aura des industries, des voies de communication, autant de choses indispensables qui lui manquent. N'est-ce pas en suivant une pareille route, que les Anglais sont arrivés à la conquête économique du monde? N'est-ce pas en jetant son argent généreusement, à pleines mains, à droite et à gauche, que la France s'est tant fait aimer et respecter sur le globe?

Il est bon, du reste, qu'une influence américaine s'établisse dans le Honduras, à côté des Anglais, pour y contrebalancer la puissance passablement tyrannique et arbitraire de la Grande-Bretagne.

On doit donc applaudir à l'entreprise dont nous parlons et l'on peut répéter, sans crainte, le mot du consul américain au Honduras, dans sa dépêche à Washington, que nous publions, ce matin: « Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

« Le contrôle du gouvernement du Honduras aux Américains! »

QUELQUES CHIFFRES.

La longueur des lignes télégraphiques tendues à la surface du globe est actuellement de sept millions neuf cent mille kilomètres — non compris près de 300,000 kilomètres de câbles sous-marins. Ce réseau se répartit ainsi: Europe, 2,840,000 kilomètres; Asie, 500,000; Afrique, 180,000; Australie, 350,000; Amérique, 4,050,000. Avec tous ces fils mis à la suite les uns des autres, on pourrait établir vingt lignes télégraphiques entre la Terre et la Lune. Malheureusement, la difficulté est d'en fixer le bout à la surface de notre satellite. A moins d'en charger les financiers habitués à y faire des trous...

Les adieux du général Fabre.

Le général Fabre, commandant du 17e corps de l'armée française, vient d'adresser à ses troupes l'ordre du jour suivant:

Atteint par la limite d'âge, je me sépare de vous et je passe dans le cadre de réserve de l'état-major général de l'armée.

Je suis assez sage pour comprendre qu'on ne peut pas être et avoir été et qu'avec le poids des années le repos doit succéder à la vie active. Je ne peux, toutefois, m'empêcher de vous dire toute l'émotion que j'éprouve en quittant le commandement d'un corps d'armée qui est devenu une vaste famille, dont tous les éléments sont fortement soudés de la base au sommet et où, par l'effet d'une mutuelle confiance, le service s'exécute si facilement et si correctement.

Soldat de Sébastopol, de Solferino, de Puebla, de Gravelotte, j'ai connu les ivresses de la gloire et la joie du triomphe, pour subir ensuite les humiliations de la défaite et les tortures de la captivité; aussi aurais-je été bien heureux si les circonstances m'avaient permis de vous conduire à l'ennemi!

Nous avions bien travaillé, nous nous étions bien préparés à servir honnêtement la patrie; je ne sais si je m'illusionne, mais je crois que nous aurions fait ensemble de bonne besogne et que nous aurions contribué pour notre part à relever notre drapeau et à cicatriser une blessure toujours saignante.

Je laisse à mes successeurs le soin d'accomplir cette tâche sacrée.

Au revoir, mes amis! Pensez quelquefois à votre ancien chef, comme il le pensera souvent à vous: votre souvenir vivifiera ma retraite, et lorsque Dieu me rappellera à lui, si ma dernière pensée est pour la France, le dernier battant de mon cœur sera pour mon cher 17e corps.

Les Russes baptisés par Voltaire.

On a peu remarqué, croyons-nous, que jusqu'au siècle dernier, dans toutes les relations de voyage publiées en France, les habitants de la Russie sont toujours dénommés des « Russiens ». Encore en ce moment, les habitants de certaines parties de l'empire sont appelés des « Petits-Russiens », et non des Petits-Russes.

Or, c'est Voltaire qui, par la puissance de son écrit, modifia ainsi, il y a près d'un siècle et demi, le nom des grands amis de la France. Le plus curieux en ce fait, c'est le genre de motifs que Voltaire invoqua pour supprimer ce nom de « Russiens », ces motifs semblent être d'aujourd'hui.

Voltaire, abordant l'histoire de la Russie, et ayant sous sa main le manuscrit à la Cour de Saint-Petersbourg, regard du favori de Catherine II, Jean Schouvalov, un lettré daté du 3 décembre 1768, dans laquelle on lui faisait remarquer, et le priant de la rectifier, qu'il avait commis une erreur de

linguistique et de tradition en écrivant « Russes » au lieu de « Russiens ».

Voltaire répondit, le 24 décembre, par cette très piquante argumentation, — que ne remèterait pas la Ligue des patriotes: « Je me servirai du mot « Russiens » si vous le voulez, mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à « Prussien », et qu'il en paraît un diminutif, ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre Empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois Borusses, comme vous le savez, et par cette dénomination ils paraissaient subordonnés aux Russes. Le mot de Russes a quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de Russien... Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

linguistique et de tradition en écrivant « Russes » au lieu de « Russiens ».

Voltaire répondit, le 24 décembre, par cette très piquante argumentation, — que ne remèterait pas la Ligue des patriotes: « Je me servirai du mot « Russiens » si vous le voulez, mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à « Prussien », et qu'il en paraît un diminutif, ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre Empire.

Les Prussiens s'appelaient autrefois Borusses, comme vous le savez, et par cette dénomination ils paraissaient subordonnés aux Russes. Le mot de Russes a quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de Russien...

Catherine II se rendit-elle à ces raisons? Toujours est-il que le manuscrit fut publié avec le mot « Russes », qui resta désormais aux habitants de la Russie.

CURIEUSE STATISTIQUE.

Le nombre des timbres-poste et autres émis chaque année par le gouvernement des Etats-Unis s'élève au chiffre respectable d'un peu plus de quatre milliards. Exactement 4,243,939,361 pour l'année 1896.

En réunissant ces timbres bout à bout, on obtiendrait une bande de papier pouvant, au niveau de l'équateur, faire sept fois le tour du monde.

Ces timbres sortent de l'imprimerie nationale des Etats-Unis, dont les ateliers sont installés à Washington dans un édifice spécial. C'est là aussi qu'est gravé et imprimé le papier-monnaie américain.

Autrefois, l'Etat s'adressait à l'industrie privée pour la fabrication de ces timbres. Mais depuis 1893, l'oncle Sam est son propre fournisseur et y trouve son profit.

Les ouvriers et ouvrières employés à l'imprimerie nationale forment par leur nombre une véritable petite armée. Le salaire des femmes varie de 1 dollar 25 c. à 2 dollars par jour; celui des hommes, de 4 à 6 dollars.

Mariée en quarante minutes.

« De plus fort en plus fort », telle pourrait être la devise favorite des Américains. Toutes les affaires, même celles du cœur, se traitent vite chez eux, écrit une feuille étrangère avec un tintinet d'exagération. Il n'est pas rare, de l'autre côté de l'Atlantique, d'épouser le soir — on se marie là-bas à toute heure — une personne rencontrée le matin pour la première fois.

Une jeune femme de Baltimore a voulu, dernièrement, mener les choses encore plus rondement. Veuve de très bonne heure, possédant une jolie fortune, Mme Mary Shaw s'ennuyait, paraît-il, terriblement, toute seule dans la maison de campagne qu'elle s'était fait construire après la mort de son mari. Et voilà qu'un beau matin elle entre en coup de vent chez son jardinier qui habitait non loin de là, et lui demande à brûle-pourpoint s'il veut l'épouser!

Ce brave homme, complètement ahuri, eut cependant la présence d'esprit d'accepter la proposition imprévue qui lui était faite. Mme Shaw l'emmena aussitôt dans sa voiture à Baltimore, lui paya un costume neuf, courut à la recherche d'un pasteur, et quarante minutes après signait l'acte du mariage.

« De plus fort en plus fort », telle pourrait être la devise favorite des Américains. Toutes les affaires, même celles du cœur, se traitent vite chez eux, écrit une feuille étrangère avec un tintinet d'exagération. Il n'est pas rare, de l'autre côté de l'Atlantique, d'épouser le soir — on se marie là-bas à toute heure — une personne rencontrée le matin pour la première fois.

Une jeune femme de Baltimore a voulu, dernièrement, mener les choses encore plus rondement. Veuve de très bonne heure, possédant une jolie fortune, Mme Mary Shaw s'ennuyait, paraît-il, terriblement, toute seule dans la maison de campagne qu'elle s'était fait construire après la mort de son mari. Et voilà qu'un beau matin elle entre en coup de vent chez son jardinier qui habitait non loin de là, et lui demande à brûle-pourpoint s'il veut l'épouser!

Ce brave homme, complètement ahuri, eut cependant la présence d'esprit d'accepter la proposition imprévue qui lui était faite. Mme Shaw l'emmena aussitôt dans sa voiture à Baltimore, lui paya un costume neuf, courut à la recherche d'un pasteur, et quarante minutes après signait l'acte du mariage.

UN PROBLEME BIZARRE.

Voulez-vous mettre dans un sérieux embarras vos petits camarades? Proposez-leur le problème suivant: Deux joueurs jouent ensemble pendant une heure et quart. Le premier gagne 2 F. 50, le second gagne 1 F. 50.

Comment ce résultat peut-il se produire? Vous laisserez chercher longtemps et quand on aura donné sa langue aux chiens, vous direz d'un petit ton négligent: « C'étaient deux joueurs de violon! »

« C'est demain l'ouverture, demande-t-on à Calino: irez-vous à la chasse?... »

« Pas si bête! répond-il: qui va à la chasse perd sa place! »

« J'irai dîner avec toi, nous nous ferons des côtelettes panées. »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Ville-Lumière, J. Gentil. Les Chiens-soldats. Le dernier roman de Stevenson. Vieux Souvenirs. Yan de Lesca. Les femmes du monde et le sport. La visite d'une escadre française. Le Chevalier et la Dame morte, conte.

Vingt ans; Bonheur perdu, poésies. Mondanités, Chiffon. Cuisine, Recettes et procédés utiles. Autour du devoir, feuilleton. L'Actualité, etc., etc.

Plus de poussière.

La récente découverte de M. J.-H. Nicols, ingénieur en chef du West Jersey and Sea Shore Railway, aux Etats-Unis, annonce comme une des plus curieuses et une des plus pratiques méthodes de cette fin de siècle, où la guerre au microbes, et par conséquent à son véhicule principal, la poussière, semblait avoir été poussée jusqu'à ses dernières limites.

Le procédé proposé par M. Nicols et actuellement adopté par la municipalité de Philadelphie consiste à arroser d'huile les chaussées et trottoirs au moyen d'un appareil qui ressemble beaucoup aux tonneaux d'arrosage dont on se sert à Paris.

Ces tonneaux ont un triple avantage, assure-t-on de ne pas faire de bruit, de secher rapidement et d'être peu coûteux. En effet, d'après les premiers essais qui remontent déjà à plusieurs mois, un seul arrosage par an suffit pour empêcher la poussière de se former dans les rues. On peut employer l'huile la plus commune.

M. Nicols poursuit en ce moment de nouvelles expériences sur la Pennsylvania Railroad. Sur un espace de 15 mètres, à droite et à gauche des voies, quatre Candom et Atlantic City, le sol a été arrosé d'huile, de manière à préserver les rayons de la poussière que les trains soulevaient toujours plus ou moins autour d'eux, surtout aux grandes vitesses. L'opération de l'arrosage, tous frais compris, revient à environ 250 fr. par kilomètre.

Jusqu'à présent, les résultats ont été jugés si satisfaisants que d'autres compagnies de chemin de fer se proposent d'adopter sans retard l'ingénieux procédé de M. J.-H. Nicols.

Un nouveau pont tournant vient d'être construit, à l'extrémité de la Supérieur, au-dessus de la rivière Saint-Louis, pour relier les villes de Duluth (Minnesota) et le Superior (Wisconsin). Il est disposé pour permettre le passage des trains de chemin de fer, des tramways électriques, des voitures ordinaires et des piétons.

La partie mobile, qui tourne autour d'un axe central, a une longueur de 150 mètres de longueur 17 m. 5 de largeur, 22 mètres de hauteur et pèse, 2,000 tonnes.

La mise en mouvement de cette machine énorme était un problème très difficile; elle a été effectuée avec un plein succès par l'emploi de moteurs électriques. Les premiers essais, faits dans le commencement de juin, ont donné toute satisfaction. Le pont avait pu effectuer une rotation de 90 degrés autour de son axe central, en moins de deux minutes.

« Dans un ministère, les employés causent entre eux de leurs projets du dimanche: »

« C'est demain l'ouverture, demande-t-on à Calino: irez-vous à la chasse?... »

« Pas si bête! répond-il: qui va à la chasse perd sa place! »

« J'irai dîner avec toi, nous nous ferons des côtelettes panées. »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

« C'est ça, apporte les côtelettes, je fonnrai la panne! »

jour en jour, prennent la place de nos vieux cafés.

Au dehors, la terrasse, abritée par un auvent en zinc découpé, tables en double rangée sur le trottoir.

A l'intérieur, dressés contre les murs, d'énormes tonneaux de bière et de vins de toute espèce et de toute provenance.

Sur un large buffet, des jambons entamés, des morceaux de saucisses, des saladiers de salaisons.

Une pancarte écrite à la main annonçait à tout venant que le soir on trouvait au « Roi Cambrinus » du museau de bœuf, de la choucroute, des concombres marinés.

Bref, toutes les indignes horreurs d'une trinkhalle bavarois.

Au comptoir, un gros homme à la face enluminée par de trop fréquentes libations.

Assurément un des meilleurs courtisans de S. M. le roi Cambrinus!

La brasserie regorgeait de monde. A travers d'épais nuages de la fumée des cigarettes ou des pipes, les garçons allaient et venaient, apportant des bocks.

Et leurs cris monotones retentissaient d'instant en instant: « Un quart de brune, une demi-blonde pour l'as! »

Wallace Bryant traversa la cohue et alla s'asseoir à une table.

— Que faut-il servir à monsieur?

— Un vermouth.

— Sec ou à l'eau?

— Comme il vous plaira.

Le garçon regarda avec ahurissement l'étrange consommateur.

— Nous avons, monsieur, un vermouth de Turin excellent qui est...

— Bien! bien! interrompit l'Américain, va pour le vermouth de Turin.

Mais avant de me servir, donnez-moi un renseignement.

— Que demandez-vous? — Pourriez-vous m'indiquer M. le vicomte de la Marnery?

Le garçon dévisagea Wallace Bryant d'un air méfiant. Puis il répondit sèchement: — Nous n'avons pas l'habitude de demander leurs noms à nos clients, monsieur.</